

# Paradise massage

**Bassiste du Yellow Magic Orchestra et génie electro-tropical précurseur, Haruomi Hosono est un « monstre sacré », rien de moins que l'équivalent nippon d'un Holger Czukay ou d'un Brian Eno. Sa discographie éclectique fourmille de trouvailles sonores dont ce *Cochin Moon*, excellente entrée en matière.**

PAR : JULIEN BÉCOURT | ILLUSTRATION : D.R.

Une brise baléarique chaloupée s'est mise à souffler dans la musique électronique, comme si les fantômes d'horizons lointains, de plages idylliques ou de jungle moite avait besoin de dépayser [décrasser ?] un imaginaire colonisé par la société de consommation la plus hardcore. Espace interstellaire ou paradis krautropical, voire la prescience de mondes parallèles procurée par quelque psychotrope - n'importe où, pourvu qu'on s'y sente fondamentalement relié à l'harmonie des sphères. De l'exotica des débuts aux jingles publicitaires [compilés sur l'excellent *Coincidental Music* en 1985], en passant par des étrangetés ambient ou synth-pop teintées de musique des îles (*Paradise View, Love, Peace And Trance...*), un « ailleurs paradisiaque » traversa très tôt l'esprit d'Haruomi Hosono, bassiste du Yellow Magic Orchestra, longtemps resté dans l'ombre de l'illustre Ryuichi Sakamoto.

## Dandy tropical

C'est en pleine vague hippie West Coast, au début des années 1970, que le jeune Hosono, alors étudiant en sociologie, fait ses premières armes

comme bassiste dans le groupe psychédélique The Apryl Fool avant de rejoindre Happy End, groupe folk-rock culte dans la lignée de Moby Grape et Buffalo Springfield. Après six albums, dont le dernier fut produit par Van Dyke Parks (!), Hosono prend les commandes de son propre navire, entamant une croisière solitaire fleurant bon les archipels du Pacifique. Ses premiers albums solo, empreints d'une esthétique lounge décalée, pastichent à la fois l'exotica douceuse de l'Amérique des fifties (Martin Denny, Les Baxter, Arthur Lyman, Esquivel), la musique folklorique japonaise et le swing funk cuivré de Philadelphie, avec en filigrane les traumatismes encore prégnants de la bataille d'Iwo Jima et le souvenir des récits épiques de son grand-père, l'un des survivants du Titanic. On peut aisément deviner les images qui défilèrent dans le crâne du jeune Hosono, né en 1947, alors que le Japon venait de rendre les armes. A partir de 1973, l'explorateur en herbe se rebaptise ironiquement Harry Hosono et rejoint le big band latin-jazz Tin Pan Alley qui l'accompagne tout au long de sa trilogie « exotica » (*Tropical Dandy*,

*Bon Voyage* et *Paraiso*). Harry le crooner y pousse la chansonnette en japonais avec une inimitable voix de canard et une auto-dérision pleinement assumée. Zoiaux et bruits de vagues, rhumba kitsch et boogaloo endiablé, marimba et ukulele, *pedal steel guitar* et chœurs sensuels, tout y est. Seulement voilà, le monde n'est pas si rose et *Tropical Dandy* se clôt sur des bruits d'hélicoptère, le coup de fil d'une pin-up annonçant l'approche d'une tornade et la corne de brume d'un paquebot militaire... Une manière toute japonaise de réhabiliter les paradis tropicaux fantasmés par l'Amérique technicolor en poussant encore plus loin l'exagération des stéréotypes et créer une cosmogonie singulière où l'utopie *space-age* est le contrepoint d'un rire jaune (sans mauvais jeu de mots). L'appel du large et l'obsession pour la world music - terme qui n'a pas encore revêtu de connotation douteuse - s'accompagne chez le « dandy tropical » d'un intérêt grandissant pour la science-fiction et les technologies sonores les plus avancées. Le Japon est en plein boom industriel, les synthétiseurs

commencent à faire fureur et Hosono ne se prive pas de mettre la main à la pâte. C'est sur *Paraiso* que commencent à se dessiner ces sonorités techno-pop nimbées de musique des îles qui allaient faire sa marque de fabrique, préfigurant le Yellow Magic Orchestra en devenir. Mais c'est avec l'album *Cochin Moon* qu'Hosono allait amorcer, l'air de rien, une petite révolution musicale pour les trente années à venir.

## Sikh And Tired

Enregistré en 1978 au retour d'un voyage dans le sud de l'Inde, *Cochin Moon* annonce un virage électronique radical. A l'instar de Raymond Roussel, qui avait écrit ses *Impressions d'Afrique* en restant cloîtré dans sa chambre d'hôtel, Hosono s'est mis en tête de créer un film imaginaire à partir de ses réminiscences de la côte tropicale du Kerala. Habillé d'un féérique artwork Bollywoodien signé Tadanori Yokoo, pape du graphisme pop-art japonais et auteur de pochettes de disques mythiques (*Agharta* de Miles Davis, *Lotus* de Santana...), l'album est entièrement réalisé en studio avec la complicité de Ryuichi





Sakamoto, Hideki Matsutake (futurs membres respectifs de YMO et de Logic System) et Shuka Nishihara, expert du séquenceur. La première face est composée de trois parties distinctes correspondant chacune

évoquant aussi bien une nuée de criquets que le bruit obsessionnel d'un hélicoptère, rythmés par un coassement électronique entêtant. Une mélodie au groove motorik surplombe des voix robotisées

portes du Malabar Hotel finissent par se refermer. Un doute subsiste : sommes-nous en Inde, à Shibuya, sur une autre planète ou tout à la fois ?

### Barnum exotique

Les prémices de YMO prennent forme sur *Hepatitis*, morceau le plus bouncy de l'album, concentré de l'esthétique japonaise pré-80's - un monde à l'aube de *Blade Runner* et du règne des consoles Nintendo. Cette techno-pop de jeu vidéo offre un parfait préambule à *Hum Ghar Sajjan*, qui débute par les glous-glous d'un synthétiseur vintage, brève ablution avant qu'un raga indien plein d'allégresse remonte à la surface. Le parallèle entre la musique modale indienne et la musique traditionnelle japonaise est flagrante dans cette mélodie carnatique qui semble émaner d'un karaoké midi, parcouru de drones envoûtants. A l'aveuglette, on serait tenté de se dire que c'est Stevie Wonder, un lotus dans chaque main, qui a rejoint une secte krishna. A moins que Daft Punk ait remonté le temps pour recevoir la bénédiction de Ravi Shankar ? Au bout de huit minutes, les invocations festives s'estompent progressivement pour

laisser place à un puissant hymne védique. Le *Om* tant attendu devient un bourdon modulaire, ouvrant la voie à une composition tribale pré-indus (*Madam Consul General Of Madras*) sur fond de gamelans électroniques et de boucles répétitives, quelque part entre les *Electronic Tone Poems* de Wendy Carlos, les méditations répétitives de Terry Riley et les premiers Tangerine Dream. Les pépiements électroniques du début resurgissent avant le décrochage final, et l'on n'en revient toujours pas qu'un tel barnum « electropical » ait pu être produit en 1978. Trente ans plus tard, l'intemporel *Cochin Moon* n'en finit pas d'être (re)découvert et révéralé par des musiciens (Atom Heart, Cornelius, Dominique Leone, Jim O'Rourke...) dont ce disque à littéralement changé la vie. Pour Hosono, « exotisme » n'est pas un vain mot : cette étrange interzone basculant indifféremment de la mégapole hypermoderne à la forêt tropicale, de l'entropie à l'utopie, a tout d'une destination rêvée. ●

**Haruomi Hosono**  
***Cochin Moon***  
(Import)

“C'est avec l'album *Cochin Moon* qu'Haruomi Hosono allait amorcer, l'air de rien, une petite révolution musicale pour les trente années à venir”

à un étage du « Malabar Hotel ». Luxe, calme et volupté ? Pas si sûr. Dès le premier palier, on entre de plain pied dans un environnement sonore plutôt inquiétant où le chant des oiseaux tropicaux et le bruit de l'océan sont entièrement synthétisés (*Ground Floor... Triangle Circuit On The Sea-Forest*), tandis que des voix parasitées se font l'écho du monde industriel tokyoïte. Le décor est planté, une onde de basse stéréophonique vrombissante, digne du système THX, annonce le décollage vers de nouvelles contrées. Le premier étage (*Upper Floor... Moving Triangle*) est empli de bourdonnements synthétiques,

évoquant les mantras rituels d'un brahmane du Troisième Type, noyés dans des arpegges de synthétiseurs cristallins. Un morceau hallucinant qui évoque Cluster téléporté dans le Kerala avec la nostalgie d'une spiritualité perdue. Après le retentissement d'un orage électromagnétique, nous sommes accueillis au *Roof Garden (Revel Attack)*. Une voix japonaise séduisante interfère sur des éruptions de bleeps tous azimuts avant que le mantra électronique reprenne pacifiquement son cours, tandis que l'envahissant flip-flap d'hélicoptère continue de voltiger de part et d'autre de la stéré. Un gong vient clore la cérémonie et les